Des dons du Saint-Esprit

PROLOGUE

Que personne, en voyant les chapitres qui suivent, ne s'attende à lire un traité sur la sagesse de Dieu au sens de ces paroles : « Tu as tout fait avec sagesse », et encore : « Elle atteint avec force d'une extrémité à l'autre et dispose toutes choses avec douceur » ; ni sur l'intelligence au sens de cette parole : « Tu as compris de loin mes pensées » ; ni sur le conseil au sens de ces textes : « Le conseil du Seigneur demeure éternellement » et : « Qui a connu la pensée du Seigneur, ou qui fut son conseiller ? » ; ni même sur la science telle qu'elle est évoquée ici : « Voici, Seigneur, tu as tout connu » et : « Ta science s'est montrée merveilleuse à mon sujet ; elle s'est élevée si haut que je ne pourrai l'atteindre. »

Connaissant ma mesure, je cède l'étude de ces réalités aux hommes gratifiés d'une grâce prophétique et apostolique. Je me contente de traiter, dans un langage certes modeste, de cette mesure des dons spirituels que l'Apôtre recommandait lorsqu'il disait : « À l'un est donnée par l'Esprit une parole de sagesse, à l'autre une parole de science. » Si quelqu'un s'offense de voir la science rapportée à l'humilité, qu'il se souvienne que je traite de cet esprit de science qui reposa sur le Christ. Avant l'avènement du Christ, il existait une connaissance des lettres, des arts libéraux et des autres disciplines du monde ; seule manquait la science de l'humilité parfaite. Trompé par le diable au moyen de la connaissance du bien et du mal et enflé par cette science même, l'homme ne savait pas s'humilier devant l'homme ; il ne savait pas davantage s'humilier devant Dieu.

Dieu fait homme s'est donc humilié devant l'homme jusqu'à lui laver les pieds ; il s'est humilié devant Dieu le Père jusqu'à l'obéissance de la mort. Homme-Dieu, il a enseigné à l'homme à s'humilier devant l'homme et devant Dieu. Parce qu'il ne s'est pas humilié devant Dieu, l'homme est devenu misérable et mortel ; s'il s'humilie, il deviendra bienheureux et immortel. C'est donc une grande science que celle par laquelle l'homme

apprend à s’humilier devant Dieu : il apprend ainsi à éviter la misère et la mort ; s’il ne leur échappe pas, aucune science ne lui sera utile. Il n’est donc pas absurde de rapporter la science du Christ à l’humilité. En lui, tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés, et pourtant il a voulu que cette science fût tout spécialement apprise de lui.

Si quelqu'un pense que mes propos ne méritent pas une telle matière, je ne le nie pas. C'est pourquoi j'ai donné l'occasion de mieux parler à celui à qui le même Esprit l'a donnée. Mais si quelqu'un a apprécié ce qui a été dit, qu'il prie, je vous en prie, pour celui qui a parlé. C'est une joie pour moi, très pieux et aimable frère, d'accéder à votre pieux désir et de vous parler des Saintes Écritures, bien que je sois ignorant. C'est pourquoi, dépassant mes capacités, j'ai osé vous promettre, par amour pour vous, de converser avec vous. Car il faut être spirituel pour parler des dons du Saint-Esprit ; et il faut parler des choses divines en ayant conscience de ces choses. Mais puisque notre espérance est en Dieu, lui qui fait déborder les grands fleuves, peut aussi distiller quelque chose dans notre modeste source : une eau que votre sainte soif ne puise pas pour la grandeur, mais que vous ne jugez pas nécessaire de vider entièrement.

CHAPITRE I.

De la sagesse et de l’intelligence. 1. Il y a donc quatre dons du Saint-Esprit, à savoir la sagesse et l’intelligence, le conseil et la connaissance, si proches les uns des autres qu’ils semblent presque ne faire qu’un. Vous avez donc souhaité qu’ils soient traités de telle sorte que chacun soit clairement distingué des autres ; et il a été généralement convenu que les trois autres dons ne devaient pas être entièrement omis, mais qu’ils devaient également être insérés à leur juste place et dans l’ordre requis. 2. Il y avait donc des hommes que la sagesse de Dieu a daigné sanctifier, afin que, par eux, l’immortalité puisse être révélée à ses mortels, car eux-mêmes, étant mortels, pouvaient donner des préceptes, promettre des récompenses, menacer et prononcer des décisions. Tel fut Moïse, tel fut Job, tel fut Salomon, Jean-Baptiste, l'apôtre Paul et tous ceux qui leur ressemblèrent. Ceux-ci, estimés par la sagesse divine comme si grands qu'il les introduisit dans son sanctuaire sans intermédiaire humain et les prit pour familiers, furent irradiés et glorifiés par l'esprit de sagesse. Il y eut aussi des hommes d'une grâce moindre, mais néanmoins grande, qui, secourus par le Saint-Esprit, méritèrent de comprendre ces familiers de sagesse de manière sublime et divine, et, s'en servant comme guides et médiateurs, ils entrèrent eux-mêmes dans le sanctuaire de la sagesse, bien qu'ils n'y parvinrent pas pleinement. Ceux-là, qui méritèrent de pénétrer ces premiers familiers de sagesse avec une compréhension plus profonde que les autres, furent enrichis par l'esprit de compréhension. Mais comme de tels hommes de sagesse n'existent plus, ou deviennent certainement très rares, bien que l'esprit de sagesse soit toujours présent dans l'Église ; Aucun sage ne saurait prétendre l'avoir abandonnée, d'autant plus que l'Écriture dit : « La multitude des sages fait le bien de la terre. » (Sg 6). Il semble donc que la sagesse doive être abordée d'une manière plus humaine, pour ainsi dire. Or, puisque l'Écriture dit : « Voici, la théosophie, c'est-à-dire le culte de Dieu, est la sagesse même ; celui qui adore Dieu avec une

intention droite et une ferveur sincère le connaît véritablement. »

Je crois que cela est l'œuvre de l'esprit d'intelligence. Mais comme il y en a beaucoup qui adorent Dieu pieusement et saintement, sans pour autant percevoir les réalités invisibles de Dieu à travers les œuvres créées, je pense que sa puissance éternelle et sa divinité sont difficiles à mesurer. Le grand nombre de simples serviteurs de Dieu le prouve, de même que la fécondité abondante de cette Léa, qui nous a ensuite légué une vie active, en témoigne. De même qu'il est clair que ceux-ci excellent dans l'esprit de sagesse précisément parce qu'ils ne s'attachent pas aux choses terrestres et courent assoiffés à la source de la sagesse, de même il apparaît qu'ils n'excellent pas dans l'esprit d'intelligence, soit parce qu'ils ne pénètrent pas les aspects obscurs des Écritures, soit parce qu'ils ne comprennent pas pleinement le Créateur à travers les créatures. Mais lorsque le Seigneur a révélé à l'un d'eux les passages les plus denses des Écritures – car même Rachel, bien qu'elle n'ait eu que peu d'enfants, reçoit l'esprit d'intelligence en plus de l'esprit de sagesse, et ils se multiplient et s'enrichissent. Il convient de noter, dans cette distinction, que la sagesse, bien qu'apparemment moins précieuse, se révèle néanmoins plus utile ; et l'intelligence, bien qu'estimée plus digne, se montre néanmoins inférieure. Car nous constatons que des hérétiques ont admirablement compris et expliqué certains aspects profonds des Écritures dans les écrits des Pères ; et l'Apôtre atteste que des philosophes ont vu et connu Dieu à travers les choses invisibles créées. Mais ceux-ci se sont ensuite gravement égarés, allant jusqu'à adorer les créatures, comme le reproche l'Apôtre lui-même. Car le psalmiste ne dit pas sans équivoque : « Heureux celui qui comprend » (Ps. 40) ; mais il ajoute : « sur les nécessiteux et les pauvres » (ibid.), afin de déclarer que l'intelligence n'est utile que si elle s'incline à l'humilité, si elle ne dissimule pas sa pauvreté intérieure, si elle aime compatir avec les pauvres du Christ et les servir. Et lorsqu'il eut demandé à

Dieu l'intelligence, disant : « Donne-moi l'intelligence » (Ps. 155), il ajouta aussitôt : « afin que j'apprenne tes commandements » (ibid.). Mais ailleurs encore, parlant de l'intellect, il déclara qu'il n'était pas bon en soi (Ps. 156), mais bon pour tous ceux qui le développent (ibid.). Or, la sagesse dont nous parlons est si précieuse qu'elle rend bons tous ceux qui la suivent, et nul ne devient bon sans elle. Et en vérité, sans cet intellect, le salut suffit, car l'intellect lui-même, s'il n'est pas guidé par la sagesse, s'éloignera toujours plus du salut. Dès lors, il semble peut-être contraire à ce que j'ai dit précédemment, à savoir qu'avec l'esprit, à ceux qui sont puissants en sagesse, l'esprit de l'intellect s'ajoute, ils s'accroissent et s'enrichissent. Pourtant, cela n'est pas contradictoire ; car si l'on donne de l'argent à quelqu'un qui possède de l'or, sa richesse augmente assurément ; et nous ne nions pas que l'intelligence soit un grand bien parce que nous valorisons davantage la sagesse. Puisse chacun comprendre, afin d'agir avec sagesse !

CHAPITRE II.

Du conseil, tel que l'Écriture le divise en précepte et conseil. Jusqu'ici, nous avons traité de la sagesse et de l'intelligence ; nous aborderons maintenant le conseil. Or, le conseil est précieux. Il est utile à celui qui le reçoit, salutaire à celui qui le donne, et préférable à…

Pour ceux qui sont dans le besoin, pour ceux qui sont dans la tribulation. Il est établi dans les Écritures que certaines choses sont conformes au commandement, d'autres à la volonté de Dieu : la volonté de renoncer aux plaisirs terrestres ; le commandement de se contenter du mariage et de ne pas commettre d'adultère ; la volonté de ne pas avoir de relations sexuelles avec une femme et de rester vierge ; le commandement de ne pas s'enivrer de vin ; la volonté de ne pas manger de viande et de ne pas boire de vin. Mais il en est beaucoup qui, placés parmi le peuple, rendent un culte fidèle à

Dieu en observant ses commandements, mais ne s'élèvent pas vers la volonté de Dieu. Ceux-là sont donc puissants par l'esprit de sagesse, mais ne reçoivent pas l'esprit de conseil. Nous voyons que d'autres sont si avancés dans l'esprit d'intelligence qu'ils comprennent non seulement les profondeurs des Écritures, mais aussi qu'ils les transmettent aux autres ; c'est pourquoi on les appelle communément des disciples, parce qu'ils enseignent les choses divines. Mais le conseil de répandre les richesses et de donner aux pauvres, ils le fuient tellement qu'ils pervertissent le don spirituel même de l'intelligence qu'ils ont acquis, pour amasser des richesses charnelles, hélas, misérables ! Ils lisent et expliquent : « Si les richesses abondent, n'y attachez pas votre cœur » (Ps. 61). Et par le simple fait qu'ils lisent et expliquent cela, afin que les richesses abondent pour eux, ils y attachent leur cœur. Par conséquent, bien que l'esprit d'intelligence soit présent en eux, l'esprit de conseil leur fait défaut. Il y en a certes qui, inspirés par l'esprit de sagesse et d'intelligence, s'élèvent jusqu'à l'esprit de conseil, mais sont abattus par une certaine timidité, une certaine paresse, ou une faiblesse d'esprit. C'est pourquoi, après l'esprit de conseil, vient l'esprit de force, car une très grande force est nécessaire pour atteindre non seulement les sommets des préceptes, mais aussi le sommet du conseil sur la montagne du Seigneur.

CHAPITRE III.

Et aussi du conseil conspirateur, à savoir, selon le besoin de l'esprit de conseil pour ceux qui doivent conseiller les autres. 1. Jusqu'ici, nous avons traité de l'esprit de conseil, selon le besoin de conseil. Nous avons également abordé l'esprit de force, très brièvement, comme pour souligner la nécessité de sa place. Voyons maintenant le conseil, selon le besoin de conseil. Il faut donc savoir non seulement que nous pouvons savoir ce qu'est la connaissance, mais aussi que, parmi ce que nous savons être nécessaire, il peut nous arriver au moment opportun que nous ayons besoin du conseil du Saint-Esprit. Après avoir reçu l'esprit de connaissance, afin de rendre un culte sincère à Dieu ; après avoir mérité l'esprit d'intelligence pour pénétrer les mystères des Écritures, il reste que, lorsqu'on nous demande conseil, nous sachions d'abord comment évaluer avec prudence la personne elle-même, la qualité, la profession, du demandeur. Comme si, enfin, guidés par l'esprit de conseil, nous devions extraire de l'ensemble des Écritures un conseil qui soit à la fois profitable à celui qui l'écoute et inutile à quiconque. Il nous faut alors soit étayer notre opinion par des exemples bibliques, soit par la fermeté de la raison, soit par l'adaptation de métaphores que nous avons choisies, jusqu'à ce que le demandeur soit satisfait. Nous devons aussi adapter nos affections aux siennes, et que le joyeux le trouve triste, ou le triste le trouve joyeux : lorsqu'il nous voit nous réjouir avec le joyeux ou compatir avec le triste, il croira en la sincérité de notre conseil et, de ce fait, il s'y soumettra plus volontiers. Et si personne n'est guidé par l'esprit de conseil, il arrive parfois qu'un homme doté de sagesse et de discernement, lorsqu'on lui demande conseil, devienne muet, accablé par une certaine tristesse, et incapable de prononcer quoi que ce soit d'agréable, quoi que ce soit d'acceptable pour l'auditeur. Il se peut que vous voyiez le même homme, à un autre moment, prodiguer de sages conseils, les étayant d'exemples tirés des Écritures, les justifiant par de nombreux arguments, et confirmant leur similitude par des exemples similaires. D'où

vient cette diversité chez un seul et même homme ? À moins que, selon les mérites de celui qui parle et de celui qui écoute, selon sa propre sagesse, l'esprit du conseil ne retire son efficacité, ne la libère. Je crois que c'est aussi l'œuvre de l'esprit du conseil : que nous puissions exprimer le conseil lui-même avec tant de modestie, tant de justesse, que la manière même de l'exprimer, au lieu du conseil prononcé, en soit une bonne illustration. De plus, si la raison pour laquelle on sollicite un conseil est telle qu'on ne le trouve pas dans les Saintes Écritures, alors ce conseil doit être trouvé par l'esprit du conseil, auquel les Saintes Écritures ne trouvent pas de contre-indication. Il n'est pas invraisemblable que la sagesse divine ait voulu, dans les Saintes Écritures, répondre aux tant de souffrances humaines par des conseils, car c'est pourquoi Elle a réservé une place à l'esprit de conseil. En effet, lorsque les hommes se conseillent, la paix et l'harmonie s'accroissent, et par là même le salut et l'utilité. Enfin, puisqu'il est écrit : « Grand est notre Seigneur, grande est sa puissance, et sa sagesse est sans nombre » (Ps 146), il semble logique que toute la sagesse de Dieu soit contenue dans les Écritures, quelle que soit leur ampleur. Il est même toujours plausible que ce qui peut être écrit à ce sujet demeure, car aucun écrit ne peut le comprendre pleinement. Si tel est le cas, la sagesse divine elle-même a su s'exprimer abondamment dans les Saintes Écritures, tout en réservant une place à l'esprit de conseil. C'est pourquoi nous voyons des personnes qui, ignorant tout des lettres, donnent de sages et avisés conseils. Certes, Salomon avait lu la loi et surpassait les hommes en sagesse et en intelligence. Pourtant, comme nous le lisons, il a tout fait selon le conseil de certains anciens, sans doute un homme sage cherchant la réponse qu'il pouvait obtenir de son intuition profonde, c'est-à-dire du cœur des anciens, de l'esprit du conseil. Que ces choses nous soient donc profitables, afin que personne, même s'il rend un culte à Dieu en menant une vie pieuse, ne présume mépriser le conseil des sages, c'est-à-dire l'intelligence, s'il pénètre les passages obscurs des Écritures, comme s'il n'en avait pas besoin. En effet,

ceux qui donnent des conseils tirés des Saintes Écritures doivent savoir que tout n'est pas dit dans les mêmes Écritures, mais que nombre de leurs phrases sont comprises de manière appropriée selon les personnes ou les époques. Par exemple : « Quand on vous persécutera dans cette ville, dit le Seigneur, fuyez dans une autre » (Matthieu 10), ce qui est un commandement général que nul ne doit négliger.

Qu'on lui permette d'être le premier et le plus illustre de tous les martyrs, et il accusera Étienne de trahison, car celui-ci ne s'est pas enfui, mais a été magnifiquement couronné par sa magnanimité. Il accusera aussi les excellents apôtres, les béliers du troupeau du Seigneur, qui, lors de la même persécution, tandis que les autres étaient dispersés dans les régions de Judée et de Samarie, n'auraient pas fui, mais seraient restés fermes au milieu de la tourmente. Mais qui ne voit pas combien cela est insensé ? Il faut donc comprendre que cet ordre de fuir était donné aux faibles et aux inaptes au combat du martyre, ou du moins à ces prédicateurs de l'époque qui, les Juifs rejetant la parole du Seigneur et se jugeant indignes de la vie éternelle, s'étaient convertis aux païens. Si donc, au temps de la persécution, quelqu'un, animé d'un esprit de légèreté ou de témérité, cherche conseil, qu'il fuie ou qu'il affronte le combat ; mais toi, si tu l'incites à suivre ton conseil, et que lui, ne se sentant pas capable, renie le Christ, prends garde de ne pas perdre, par ton conseil, celui pour qui le Christ est mort. Si un véritable disciple du Christ a cherché conseil, et que toi, après l'avoir découragé, tu l'as persuadé de fuir, ton conseil lui ôtera la couronne. De même, si tu as incité témérairement quelqu'un à renoncer au monde, et qu'en y repensant, il soit retourné entièrement à ses penchants, ou que sa vie et sa conduite soient devenues une source de chagrin et de persécution pour les bons frères, il est nécessaire qu'il se repente de ton conseil, qui n'était pas guidé par l'esprit du conseil. C'est pourquoi l'esprit du conseil est nécessaire, même pour ceux qui sont soutenus par…

Il est nécessaire que, s'il a donné un bon conseil à quelqu'un et que quelque adversité en est survenue, il ne se décourage pas ; Mais, confiant dans le Seigneur, il doit agir avec courage jusqu'à ce que le bon conseil porte ses fruits. De plus, si son avis n'est pas entendu, il doit néanmoins être guidé par un esprit de force, de peur que, comme Achitophel, le plus lâche des hommes, qui, tout en conseillant autrui, agit imprudemment envers lui-même, ne soit anéanti.

CHAPITRE IV.

Que l'esprit de conseil convient particulièrement aux prélats. En effet, l'Écriture enseigne que l'esprit de conseil est plus approprié aux prélats, disant : « Interroge ton père, et il te le dira » (Deutéronome 32). Car, parce que ses biens sont reconnus par beaucoup, beaucoup recherchent leurs conseils. Et en effet, dans l'Ancien Testament, Dieu était consulté et exaucé de bien des manières ; et plus encore aujourd'hui, le conseil du peuple de Dieu, si nombreux, est entre les mains de ses prélats. Il est donc nécessaire que l'esprit de conseil s'épanouisse tout particulièrement chez les prélats. Pour d'autres, il ne suffit pas de consulter, ni d'avoir l'esprit de conseil en la matière, de rechercher l'avis des sages et de croire ce qu'ils demandent. Mais s'ils négligent de le faire, cet Évangile demeure : Si l'aveugle conduit l'aveugle, ils tomberont tous deux dans une fosse (Mt 16) ; et celui-ci : Si la lumière qui est en vous est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres ? (Mt 6). Néanmoins, puisque le Seigneur éclaire les aveugles, qu'ils s'approchent du Seigneur et disent de tout leur cœur : Mon Dieu, éclaire mes ténèbres ! (Ps 17).

CHAPITRE V

Ce conseil est absolument nécessaire à ceux qui sont dans la tribulation. Or, le conseil est absolument nécessaire à ceux qui sont dans la tribulation, de peur que, accablés par les difficultés elles-mêmes, ils ne commettent une erreur, n'offensent Dieu et ne s'attirent ainsi de plus grandes tribulations, non seulement dans le présent, mais aussi dans l'avenir. Or, il n'y a qu'un seul conseil pour ceux qui sont dans la tribulation. Invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai ; tu me glorifieras (Ps. XLIX). Mais celui qui, par sa mauvaise conduite, invoque Dieu en vain, doit d'autant plus l'inciter à se repentir, conformément à cette parole : « La détresse et l'angoisse m'ont trouvé ; ce sont des commandements, et ta méditation est la mienne » (Ps. CXVIII). Or, il est difficile, voire impossible, pour celui qui, dans l'épreuve, a invoqué Dieu fidèlement et apaisé sa face par le sacrifice de la justice, de ne pas mériter la consolation divine. Qu'il ne persévère pas ! « Au jour de ma détresse, dit-il, j'ai cherché Dieu, j'ai cherché contre lui pendant la nuit, et je n'ai pas été trompé » (Ps. 76). Mais certains, s'ils ne sont pas délivrés rapidement, échouent, comme ceux dont il est écrit : « Il a agi promptement ; ils ont oublié ses œuvres, ils n'ont pas supporté ses conseils » (Ps. 105), sans tenir compte du fait que le bienheureux Jacob a longtemps été plongé dans un deuil douloureux, et que le saint David a été éprouvé par de fréquentes tribulations successives. Tobie aussi était si juste et

Pieux et, selon l'interprétation de son nom, bon du Seigneur, il a, d'après certains exemples, enduré la cécité pendant dix ans. Mais cela est utile à ceux qui sont dans l'épreuve, afin qu'ils se souviennent que, étant serviteurs de Dieu en ce monde seulement, où qu'ils soient, l'épreuve ne leur manque pas. C'est pourquoi le bienheureux Pierre dit : « Sachant, dit-il, que les mêmes souffrances sont éprouvées par vos frères comme dans le monde » (1 Pierre 5). Car certains, dans l'épreuve, pensent se guérir en changeant de lieu, mais ce genre de remède est

hasardeux et peut même produire l'effet inverse. Nous savons en effet que des lieux où la paix et la religion avaient jadis prospéré furent ensuite remplis de scandales et de chagrins, de sorte que s'accomplit la prophétie du bienheureux Job : « La terre où le pain des prémices fut renversé par le feu » (Job 28) ; et celle d'Isaïe : « Tout ce que nous désirons est réduit en ruines » (Isaïe 64). Nous savons que d'autres scandales ont précédé, et que l'infamie a suivi les lieux de scandale, et qu'ensuite, dans le respect de Dieu et de la paix, la grâce a resplendi et le parfum des vertus a embaumé. À cela s'applique ce passage d'Isaïe : « Là où jadis habitaient les dragons, croîtront des roseaux verts et des joncs » (Isaïe 35). Ainsi, même aujourd'hui, le Liban se transforme chaque jour en Charmel, et Charmel est considéré comme une forêt. Par conséquent, changer de lieu n'est pas un conseil sûr pour ceux qui sont dans l'épreuve, car les lieux où ils fuient peuvent être privés de la grâce de Dieu, et ceux où ils fuient peuvent être restaurés dans leur respectabilité. Mais le conseil le plus sûr pour eux est d'espérer en Dieu, d'invoquer Dieu, de l'apaiser par l'obéissance, d'attendre sa bonté avec patience. Mais si la nature humaine peut concevoir quelque chose qui ne soit pas injuste et qui leur soit bénéfique dans l'épreuve, qu'elle le fasse. Car David, sur les conseils de Cushi, fit périr Achitophel ; l’apôtre, envoyé prisonnier par ses frères, s’échappa et, grâce à la dissension qui s’installa parmi ses persécuteurs, il fut soulagé de son épreuve. Puisque nous avons également entendu qu’une épreuve n’est jamais abolie sans qu’une autre ne surgisse, un esprit de force est toujours nécessaire, afin de ne pas flancher dans les tribulations.

CHAPITRE VI.

De même, et de façon plus subtile et profonde, concernant l’esprit de conseil. Jusqu’ici, l’esprit de conseil a été abordé sous quatre angles. Mais puisque ces conseils sont communs aux bons comme aux méchants, puisque peu nombreux sont ceux, généralement dotés de sagesse et de foi, à être admis au conseil, il en est un autre, secret, dont seuls les justes et les élus ont connaissance : le conseil du Saint-Esprit, à savoir cette inspiration intérieure par laquelle Il exhorte les siens à éviter les pièges du diable et ceux du péché, à supporter avec sérénité les maux de l'exil présent, à soupirer d'un désir inexprimable pour les biens de la patrie céleste, à se hâter sans relâche vers la récompense des œuvres pieuses, à veiller au salut de leurs semblables, à pleurer d'une douce amertume en repensant au visage de leur Seigneur. C'est pourquoi un sage, évoquant les bienfaits de Dieu envers les justes, dit : « Dans les choses cachées, dans : quit, illius consiliabitur » (Ecclésiaste XXXIX). C'est pourquoi le Seigneur, par la bouche du Prophète, dit : « Pourquoi donc êtes-vous accablés de chagrin ? » N'y a-t-il pas de roi pour vous, ou êtes-vous un conseiller ?

« Périté ?» (Matthieu 4). Comme s’il voulait dire : « Ne vous laissez jamais consumer par un désespoir absolu, vous qui êtes rois du Christ et qui ne êtes pas privés du conseil intérieur du Saint-Esprit.» Car il y a un grand espoir pour l’âme qui a mérité d’entendre ce conseil, tout comme il y a une grande crainte pour celle qui est devenue sourde à l’entendre. C’est pourquoi le psalmiste dit : « Mon Dieu, ne reste pas silencieux envers moi » (Psaume 27). Et pour montrer le danger qui menace celui dont Dieu se tait, il dit : « Ne reste jamais silencieux envers moi », et compare-t-il à ceux qui descendent dans la fosse (ibid.). Car l’homme, poussé par l’orgueil, privé du conseil intérieur de Dieu et livré à ses propres pensées, est semblable à ceux qui descendent dans la fosse, car, tombé dans l’abîme du péché, il s’engourdit peu à peu et s’égare. Celui-ci n'est donc pas

comparé à celui qui tombe, mais à celui qui descend dans la fosse, car, sans s'en rendre compte, il glisse lentement et peu à peu jusqu'à atteindre les profondeurs du péché. Mais même alors, il ne doit pas désespérer ; du fond de la fosse, il doit crier vers le Seigneur et attendre patiemment qu'il le retire de ce gouffre de misère. C'est là que l'esprit de force est le plus nécessaire, car c'est par son aide et sa vertu que l'âme peut émerger de cette fosse, c'est-à-dire de l'amour et de l'habitude du péché. Bien plus, il doit crier vers le Seigneur et lutter de toutes ses forces, car l'un ne peut le secourir sans l'autre. Mais il est bien plus facile et plus heureux de se prémunir contre la chute que de lutter après une chute : « Si mon peuple m'avait écouté, dit-il, si Israël avait suivi mes voies, peut-être aurais-je humilié leurs ennemis pour rien » (Ps. 888).

CHAPITRE VII Concernant la connaissance, il est démontré que la connaissance de l'Esprit qui repose en Christ est intimement liée à l'humilité. 1. Examinons maintenant la connaissance sous l'angle de l'Esprit. Le terme « connaissance » est courant, car il s'applique aussi bien aux grandes qu'aux petites choses. Mais nous parlons ici de cette connaissance qui est le don principal de l'Esprit de Dieu, que les Écritures appellent la connaissance de Dieu, qui ajoute la tristesse, et dont il est dit : « Pour se détourner du mal, il faut la connaissance » (Job 28). La diversité de la connaissance est telle que la connaissance enfle d'orgueil, la connaissance ajoute la tristesse ; car l'orgueil est orgueil, et la tristesse n'est pas seulement l'humilité, mais aussi une profonde humilité. Par conséquent, quel que soit son savoir, et quel que soit son orgueil, qu'il sache qu'il est encore loin de la connaissance de Dieu, lui qui ne s'afflige ni de ses péchés ni de la prolongation de cet exil, car celui qui ajoute la connaissance ajoute la tristesse. Car celui qui s'en tient à l'écart et ne s'afflige pas ne connaît ni la beauté de la justice, ni les biens du Seigneur sur la terre des vivants. Or, même si quelqu'un s'afflige de ses péchés sans s'en détourner, il n'atteint pas pour autant la connaissance parfaite, car se

détourner du mal est la connaissance. Celui qui sait s'affliger de ses péchés et s'en détourner est donc reconnu comme connaissant Dieu. De plus, cette connaissance commence par l'humilité et se poursuit dans l'humilité. C'est pourquoi, lorsqu'il est question de la connaissance de l'Esprit de Dieu, j'accepte volontiers la connaissance de l'humilité, car le Seigneur des sciences, l'unique maître, est enseigné par Lui-même.

Il leur ordonna : « Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur » (Matthieu 10,1). Mais non seulement par ses paroles, mais aussi par ses actes, il prit soin de montrer l'importance de l'humilité. Car Dieu, s'humiliant aux pieds des hommes, bénit Pierre lorsqu'il vint à lui ; mais celui-ci, avec une grande humilité, bien qu'il n'eût pas encore enseigné tout le mystère de l'humilité, refusa un tel ministère à un tel homme, disant : « Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant, mais tu le comprendras plus tard » (Jean 111). Il le qualifie d'ignorant, sachant qu'il n'avait pas encore pleinement compris l'humilité, et lorsqu'il s'apprête à aborder ce sujet, il en donne la connaissance avant même qu'elle ne soit donnée avec force. Afin qu'elle ne soit pas révélée avec concision, il ne la dévoile pas immédiatement ; mais, reportant à l'avenir, il laisse l'esprit de ses auditeurs dans l'attente de cette révélation. Mais après leur avoir lavé les pieds, alors qu'ils n'avaient plus d'yeux que pour sa parole, il commença par revendiquer son autorité, affirmant qu'il était un maître, qu'il était appelé Seigneur. Car celui qui connaît le cœur humain sait combien un homme serait orgueilleux de professer un tel enseignement si quelqu'un d'autre qu'un tel maître le dispensait. Et ce n'est pas sans raison qu'il se fit d'abord passer pour Dieu par ses miracles et ses prodiges, et ainsi il enseigna la sagesse de l'humilité, car en vérité, nul ne croirait en celui qui promet la connaissance et n'enseigne rien d'autre, à moins d'avoir lui-même été reconnu comme Dieu. Or, en résumé, cet enseignement était que, comme le Seigneur lave les pieds de ses compagnons, les serviteurs doivent laver les pieds de leurs compagnons. Puis il ajouta : « Si

vous savez ces choses, vous serez bénis si vous les mettez en pratique. » Que demande-je ? Laver les pieds, comme s'il était facile de trouver quelqu'un qui l'ignore. Ô connaissance cachée aux sages et aux prudents, et révélée aux petits ! Ô connaissance que tous semblent connaître, et pourtant si peu méritent de l'atteindre ! Car l'insensé de Dieu est plus sage que les hommes (1 Corinthiens 1). Et qu'est-ce que l'insensé de Dieu, sinon qu'il s'est humilié lui-même, devenant obéissant jusqu'à la mort, même à la mort de la croix ? (Philippiens 11). C'est pourquoi le même Apôtre dit : « Nous avons livré Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens » (1 Corinthiens 1). Car si quelqu'un se disait maître et enseignait à laver les pieds, lorsque le temps de la promesse était proche, qui ne se moquerait pas de lui ? Qui ne le prendrait pas pour un insensé ? Si donc, comme le dit l'Apôtre, il veut être sage, qu'il devienne insensé afin de devenir sage (1 Corinthiens 1) ; qu'il soit humble afin d'être heureux. Si vous savez ces choses, dit-il, vous serez heureux si vous les mettez en pratique. II. La connaissance du monde réside dans l'éloquence, la connaissance du Christ dans l'humilité : la connaissance du monde, pour convaincre autrui par les mots ; la connaissance du Christ, pour que frère et sœur servent frère et sœur dans l'humilité. Il est dit : « Seigneur, enseigne-moi la connaissance, car j'ai cru à tes commandements » (Ps. 121), que tu as daigné accomplir. Pour sa louange, Dieu lavait les pieds de l'homme. Or, il s'agissait de voir et d'être émerveillé par celui qui regarde la terre et la fait trembler ; sous qui s'inclinent ceux qui portent le monde ; au nom duquel tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et en enfer, et qui fléchit les genoux et incline tout son corps pour laver les pieds des hommes, aux pieds desquels il lave.

On ne trouve guère d'homme digne de ce nom au monde. D'ailleurs, parmi ceux qui sont nés de femmes, il n'en est pas eu de plus grand ; il confesse lui-même être indigne de chausser ses souliers, ni même de se laver les pieds. D'autres peuvent s'émerveiller de le voir commander aux vents, marcher sur la

mer, ressusciter les morts ; il est tout à fait juste et convenable que le Créateur de toutes choses règne et commande. Mais que le Dieu éternel, le Seigneur suprême, celui à qui tout obéit, s'abaisse à servir l'homme mortel et fragile, voilà qui doit être accueilli par toute créature avec une grande admiration, une dévotion admirable ; nul ne peut l'entendre sans une certaine crainte pieuse ; mais même les serviteurs les plus pieux devraient être émus aux larmes, en méditant sur la grande humilité de leur Seigneur. Et tout cela fut accompli dans le seul but d'enseigner à l'homme la connaissance de l'humilité. Par conséquent, ces considérations m'ont amené à relier l'esprit de connaissance qui est en Christ à l'humilité ; j'aurais pu développer davantage ce point si j'avais jugé opportun de m'y attarder. Il convient toutefois de noter, non sans raison, que l'humilité s'exprimait par le lavement des pieds, car il est clair que nos actions purifient nos pas. Que chacun examine s'il souhaite considérer la connaissance du Christ comme étant avant tout liée à l'humilité. Assurément, nul croyant en Christ ne peut nier que les humbles possèdent une connaissance de Dieu plus grande que les autres, comme il en témoigne lui-même : « Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux tout-petits » (Matthieu 10,1). De même, puisque le Seigneur dit : « Sur qui mon esprit reposera-t-il, sinon sur les humbles ? » (Ésaïe 66). Il est clair que le repos qui est dans le Saint-Esprit est connu des orgueilleux et des ignorants, et que les humbles l'expérimentent et le comprennent. De ceux que la connaissance enfle d'orgueil, il est justement dit : « Ils n'ont pas connu mes voies ; s'ils entrent dans mon repos, ma colère les emporte » (Ps. 114). Mais pour qui cela reste difficile à discerner. S'ils attribuent la connaissance du Christ à l'humilité, qu'ils lisent comment les anciens et les saints Pères expliquent cette parole du Seigneur, par laquelle il dit aux Juifs de Tully : « La clé de la connaissance » (Luc 101), et peut-être alors acquiesceront-ils.

CHAPITRE VIII.

De l'esprit de piété. Qu'il soit attesté que les deux dons extrêmes qui subsistent sont la piété et la crainte de Dieu, qui ne sont que l'ombre de l'humilité ; l'une envers les hommes, l'autre envers Dieu. Car nul n'est véritablement pieux envers lui-même, mais envers celui envers qui il éprouve une pieuse affection et à qui il prodigue pieusement les biens de la charité à tout nécessiteux. La piété est aussi présentée dans les Écritures pour chaque religion, mais celle-ci… La piété n'est pas tant un don particulier qu'elle est constituée des sept dons. Selon la nature de cette piété, Dieu est aussi qualifié de pieux envers l'homme, car il s'est abaissé avec une piété admirable pour le relever de la fange de sa misère. Le mystère de cet acte, je crois, était déjà présent dans l'arc placé comme signe de l'alliance entre Dieu et la terre, afin qu'elle ne soit pas anéantie par le déluge. Car le Père dit du Christ par le prophète : « Je t'ai donné pour alliance au peuple » (Ésaïe 15, 1). C'est pourquoi, lorsque :

Le Christ est donné comme l'alliance du peuple, mais l'arc est placé comme le signe de cette alliance, car il est clair qu'il symbolise le Christ. L'arc est placé comme signe de l'alliance afin que le déluge ne disperse pas la terre au-delà des terres ; le Christ est donné comme l'alliance afin que la colère de Dieu ne détruise pas l'Église de ceux qui croient en lui avec les réprouvés. Car, outre le fait que le baptême est transmis comme étant signifié par le déluge, et que la colère de Dieu y est figurée, le livre de l'Ecclésiastique en témoigne, disant : « Comment le cataclysme enivra la terre ferme » ; ainsi : « Sa colère s'étendra sur les nations qui ne l'ont pas cherché » (Ecclésiaste XXXIX). De plus, il est dit de l'arc : « Regardez l'arc, et bénissez celui qui l'a fait ; car il est très beau dans sa splendeur » (Ecclésiaste XLIII). Beauté. Il est question de l'arc, et assurément la Sagesse de Dieu est plus belle que le soleil, le Christ est plus beau par sa forme que les fils des hommes. D'où aussi l'Épouse : « Tout est désirable », dit-il (Cantique des

Cantiques, V). Et Pierre dit : « En celui que je désire… ». Les anges devaient regarder (1 Pierre, 1). Mais le Père lui-même… : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve ma joie » (Matthieu, XVI) ; et le prophète parle de sa splendeur : « Sa splendeur, dit-il, sera comme la lumière » (Habacuc, 1). De cet arc dans le même cantique : « Levant, dit-il, tu lèveras ton arc » (ibid.). Et expliquant de qui il s'agit : « Des serments, dit-il, aux tribus dont tu as parlé » (ibid.). Car par lui, le Seigneur a juré à Abraham, par lui-même, que par sa descendance, à savoir le Christ, toutes les nations de la terre seraient bénies. Et dans le psaume : En lui seront bénies toutes les tribus de la terre (Ps. 61). Mais si quelqu'un pense que le témoignage rendu ne concerne ni le Christ ni les nations, parce qu'il est dit que les serments

aux tribus dont vous avez parlé (car le terme « tribus » est en réalité plus couramment employé pour désigner les Juifs que les Gentils), qu'il se souvienne de ce verset davidique : Car montèrent les trois tribus de l'Éternel, les trois (Ps. 121) ; car aucun homme sage ne dirait que ces tribus se rapportent à l'Israël charnel plutôt qu'à l'Israël spirituel. Et ceci, néanmoins, ce qui est lu dans l'Apocalypse, que l'arc-en-ciel entourait le trône (Apoc. 4), je crois que c'est la même chose que ce qui est lu dans le Psaume : les trois tribus autour de son peuple (Ps. 114). Car il siège sur son trône pour enseigner ; il entoure son trône pour protéger. Mais afin de privilégier ce qui relève véritablement de l'esprit de piété, ce bel arc se courbe du ciel vers la terre ; et le Fils de Dieu, descendant du plus haut des cieux, s'humilie avec une piété admirable jusqu'à assumer notre mortalité et notre mort, et descend non seulement sur la terre, mais aussi jusqu'aux enfers pour nous.

CHAPITRE IX.

De l'esprit de la crainte du Seigneur. Or, la crainte de Dieu n'est autre que l'humilité. Mais il ne s'agit pas ici de l'humilité par laquelle nous nous humilions extérieurement devant notre prochain par amour pour Dieu, mais de l'humilité intérieure, inconsciente, que nous manifestons devant Dieu. Celle-ci est à juste titre placée en septième position, et à la plus haute, car l'humilité est grande, même lorsqu'on est parfait tant aux yeux des hommes qu'à ses propres yeux, et que l'on craint encore le jugement de Dieu ; elle n'est pas encore assurée. Tel était l'apôtre Paul. Car, puisque ni lui ni personne d'autre ne pouvait trouver en lui le moindre reproche, il déclara avec assurance : « Il m'importe peu d'être jugé par vous ou par un seul homme ; mais je ne me juge pas moi-même non plus, car je n'ai conscience de rien » (1 Corinthiens 4). Car, même sous le jugement de Dieu, il ne s'arrogea aucune sécurité. « Mais en cela je ne suis pas justifié », dit-il, « car celui qui me juge, c'est le Seigneur » (ibid.). Il y a aussi une autre crainte, qui ne vient pas de l'amour, car l'amour parfait bannit la crainte. Mais il en est autre de celui qui commet une grave offense, qui craint de périr ; tandis que celui qui plaît, qui craint, même en commettant un tout petit peu d'offense, ne pas plaire moins. Cette crainte est donc une preuve de la véritable connaissance de Dieu, car il est prouvé que celui qui s'humilie jusqu'à la crainte parfaite de Dieu le connaît véritablement. Celui qui aime tant qu'il craint de déplaire même sur un petit détail, comprend bien, à cette époque, ce qui est écrit : « Heureux l'homme toujours craintif ! » (Proverbes 28). C'est pourquoi il est dit « toujours », de peur que, durant sa vie, présumant de la justice sans crainte ni vigilance, il ne tombe. À ce sujet, dans l'Ecclésiastique, il est dit : « Grand est celui qui trouve la sagesse et la connaissance ; mais il n'est pas au-dessus de celui qui craint Dieu. » (Ecclésiastique 25). Il a placé la crainte de Dieu au-dessus de tout. Heureux celui à qui il est donné de craindre Dieu !

CHAPITRE X

De la connaissance et des autres dons. Nous ne nions donc pas que la connaissance des lettres et des arts soit une forme de connaissance. Mais de même que celui qui sait subvenir aux besoins de son corps et de sa famille, trouver grâce auprès de ses maîtres et de ses voisins, et se conduire honorablement selon les lois de ce monde, est appelé sage parmi les hommes – et puisque toute sagesse vient du Seigneur Dieu –, s'il n'est pas sage de pourvoir à ses besoins éternels et à ceux de sa famille, on ne peut dire qu'il ait reçu l'esprit de sagesse, de même celui qui connaît les lettres, les arts, et même les Écritures, s'il ne sait pas s'humilier pour faire le bien qu'il sait, et s'il croit avoir reçu l'esprit de connaissance, se trompe lui-même. Car cet esprit de connaissance ne reposait pas sur le Christ, dont il est dit qu'il a commencé à œuvrer et à enseigner (Actes 1). Car celui qui dit connaître Dieu et ne garde pas ses commandements est un menteur (1 Jean 11). « Qu'est-ce que le sage possède de plus que l'insensé, et qu'est-ce que le pauvre, si ce n'est que cela ne se discerne pas aisément ? » dit Salomon. Car il possédait la sagesse, parce qu'il savait qu'il fallait obéir en toutes choses à la volonté du Père. Il possédait aussi la connaissance, parce que rien, ni dans le présent, ni dans le passé, ni dans l'avenir, que ce soit du domaine humain, diabolique, angélique ou divin, ne lui était caché. Que chacun ait donc un esprit de sagesse, afin de rendre un culte à Dieu ; un esprit d'intelligence, afin de sonder les Écritures ; un esprit de conseil, afin de consulter autrui à leur sujet ; un esprit de force, afin de se préparer aux grandes œuvres de vertu ; un esprit de connaissance, afin de savoir que tout ce qu'il fait est vain sans humilité ; un esprit de piété, afin qu'il prédestine ses frères aux œuvres d'humilité ; un esprit de crainte de Dieu, afin qu'il place sa confiance en toutes choses, non en ses propres œuvres, mais en sa miséricorde.

CHAPITRE XI

Comparaison des sept premiers jours avec les sept dons du Saint-Esprit, en particulier le premier jour, comparé à l'esprit de sagesse. Voyons maintenant si les œuvres des sept premiers jours présentent une ressemblance avec ces sept œuvres intimes et quotidiennes du Saint-Esprit. Le premier jour, la lumière fut, et un sage dit de sagesse : « Je la prends pour lumière, car sa lumière est inextinguible » (Sg 5). Ainsi, lorsqu'une personne est éclairée pour adorer Dieu, une lumière nouvelle est créée en elle. C'est pourquoi l'Apôtre dit à ceux-là : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur » (Ép 5). Cela s'est produit d'une manière générale lors de la venue du Christ dans le monde entier, lorsque Dieu le Seigneur est venu et a brillé sur nous. Cela se produit quotidiennement et individuellement en chacun de nous, qui, se souvenant du Seigneur et se tournant vers lui, rejette les œuvres des ténèbres et marche comme un arbre de lumière, dans toute bonté, justice et vérité. En effet, la Genèse décrit comment le Seigneur créa d'abord les ténèbres, puis la lumière (Genèse 1).

CHAPITRE XII.

Comparaison du second jour avec l'esprit d'intelligence. Le second jour, un firmament fut établi pour séparer les eaux d'avec les eaux, et il fut appelé ciel : ce qui est tout à fait cohérent avec le don d'intelligence. Le Psaume dit : « Qui a fait les cieux avec intelligence » (Psaume 135). Car les eaux symbolisent la connaissance des Saintes Écritures, d'où le prophète, prévoyant que les mystères des Écritures seraient révélés lors de la venue du Christ, les appela à l'intelligence, disant : « Venez, vous tous qui avez soif : les eaux ! » (Ésaïe 56). Mais ces eaux sont divisées, car une partie correspond aux choses spirituelles, l'autre aux choses charnelles. Car lorsque l'Écriture parle de pureté de cœur, de virginité de la chair, de contrition amoureuse, de méditation spirituelle, de contemplation de l'éternité, et propose d'imiter les choses spirituelles, elle place les eaux au-dessus du firmament. Ou lorsqu'il s'agit d'aimer sa femme, d'obéir à ses parents, de ne pas faire de tort à son prochain, de ne pas prêter d'argent à intérêt, de partager les dons des saints avec les faibles, elle place les eaux en dessous du firmament. Car de tels préceptes doivent être transcendés par les choses spirituelles. Les spirituels eux-mêmes, parce que leur conduite dans

Le problème est que ces lieux sont à juste titre appelés ciel ; et, fondés sur un roc inébranlable, ils ne s'en éloignent pas au temps de la tentation. Or, comme il appartient à l'esprit de compréhension de distinguer ainsi les eaux d'une eau à l'autre, c'est-à-dire de différencier les préceptes spirituels des préceptes charnels, les œuvres du second jour, les œuvres du second don, concordent. Parfois, une même phrase est ainsi divisée entre les deux eaux, de sorte que, selon la division intellectuelle, elles montent vers les eaux supérieures et descendent vers les eaux intérieures. C'est pourquoi Paul, proposant le témoignage de la Genèse : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule

chair » (Éphésiens 5), place d'abord, selon le sens mystique, le Sacrement entre les eaux supérieures, disant : « C'est grand : Bien ; mais je dis : en Christ et dans l'Église » (ibid.). Car il montre que, par la foi d'amour, l'Église, ou toute âme chrétienne, doit adhérer à cette épouse éternelle à laquelle il a daigné s'unir en assumant sa chair faible et mortelle. Le Prophète l'a également montré dès le commencement du monde par cette phrase, à savoir l'incarnation du Christ et l'Église de l'union avec lui, dis-je, mais en comprenant : « L'eau est donc descendue jusqu'au firmament », par division intellectuelle, afin que les faibles puissent boire. Car cet intellect supérieur, comme placé au-dessus du firmament, boit le spirituel. Il s'ensuit donc : « Néanmoins, que chacun de nous aime sa femme comme lui-même » (ibid.). Il y a donc dans les Écritures des passages purement charnels et d'autres purement spirituels ; il y en a qui s'accordent sur le charnel et le spirituel, s'ils sont spirituellement séparés. De plus, l'esprit de l'intellect, qu'il touche efficacement, le rend expert dans cette division, de sorte qu'il sait comment répartir ses eaux dans les rues.

CHAPITRE XIII.

Comparaison du troisième jour avec l'esprit de conseil. Le troisième jour, des herbes vertes et des arbres fruitiers, tous deux porteurs de semence, germèrent ; ce qui peut être tout à fait associé à l'esprit de conseil. Car un bon conseil est, bien sûr, une bonne semence. Et l'herbe verte et l'arbre fruitier portent de la semence avec leurs fruits, tandis que ceux qui font le bien, par la semence de bons conseils, incitent les autres à faire le bien. Mais le fait que, lorsque les eaux furent rassemblées en un seul lieu, il fut dit qu'il paraissait à sec, n'est pas considéré comme vain. Car premièrement, l'arrosage de ceux qui sont déjà unis à Dieu peut paraître vain, tandis que la sécheresse de chacun apparaît : la pluie perpétuelle, que Dieu a mise à part pour son héritage, peut être envisagée avec une espérance certaine, et, arrosé par cette aspersion, il peut lui-même porter du fruit en bonnes œuvres et fournir aux autres la semence d'une bonne récolte. Il est donc permis de voir David reconnaître sa propre sécheresse et déplorer son manque d'eau. Mon âme est pour toi comme une terre sans eau (Ps. 111) et ailleurs : je suis desséché comme l'herbe (Ps. 112). Il est permis d'y voir aussi l'idée d'une irrigation divine : Ton bon Esprit me conduira au pays des vivants (Ps. 113) ; et ailleurs, le Seigneur a regardé du haut de sa sainteté (Ps. 111), le Seigneur a regardé du ciel sur la terre (ibid.). Mais il promet aussi la semence du bon conseil : J'enseignerai tes voies aux méchants, dit-il ; et les méchants se convertiront à toi (Ps. Lévitique). Et bien que ces témoignages se soient généralement accomplis dans la chute et la restauration du genre humain il y a longtemps, ils ne cessent de s'accomplir quotidiennement dans chaque élu.

CHAPITRE XIV.

Comparaison du quatrième jour avec l'esprit de force. Le quatrième jour, les étoiles sont placées dans le firmament céleste pour illuminer la terre : ceci est lié à l'esprit de force, car il s'agit d'un exemple de lumière à donner aux pécheurs, non seulement aux débutants et aux faibles, mais aussi à ceux qui doivent être affermis comme forts et robustes. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Vous recevrez la puissance du Saint-Esprit ; en vous, vous serez mes témoins » (Actes 1) ; et encore : « Asseyez-vous dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance d'en haut » (Luc 24). Et assurément, lorsqu'ils furent éclairés, il leur avait déjà ouvert l'esprit à la compréhension des Écritures et avait déjà semé les graines de la prédication, voire des miracles, mais sous son enseignement ; et pourtant, il ne leur est pas permis de succéder au Christ lui-même à la tête de l'Église tant qu'ils ne sont pas revêtus de la puissance de l'Esprit d'en haut. Car le simple fait qu'elles soient placées dans le firmament céleste exige d'elles, d'une certaine manière, une force inébranlable. Le psalmiste partage ce point de vue, disant : « La lune et les étoiles, que tu as fondées » (Ps. 8). Car, me semble-t-il, parmi toutes les vertus, dans toute l'Écriture, la force d'âme est tout particulièrement attribuée à l'homme et à Dieu : d'où David : « Je t'aimerai, ô Éternel, avec ma force » (Ps. 17) ; et encore : « Tu m'as ceint de force pour le combat » (ibid.) ; et encore : « Dans la puissance, le salut de sa droite » (Ps. 19) ; et encore : « L'Éternel est la force de son peuple » (Ps. 27). Les témoignages abondent en ce sens : l'abondance dépasse la mesure. Puisque l'homme est faible par essence et par nature, et que c'est là sa plus grande force, qu'il prenne conscience de sa propre faiblesse, comme Paul en témoigne : « Car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Corinthiens 12) ; s'il a jamais surmonté quoi que ce soit, que ce soit dans ses propres affaires ou dans celles d'autrui, qu'il ne s'en attribue aucun mérite, mais qu'il réserve sa force à Dieu, car sans lui, nous ne pouvons rien faire. Car même des astres ne

provient pas la nourriture, comme des herbes qui fertilisent la terre, comme il est écrit plus haut ; ni des reptiles, comme il est écrit plus bas, que l'eau les engendrerait, mais que Dieu seul les a créés. L'âme humaine ne doit donc pas s'attribuer quoi que ce soit ni attribuer sa propre force, au risque de la perdre. Car même Samson, dont le nom résonne comme le soleil, et qui a longtemps brillé d'une force surhumaine, fut capturé pour avoir offensé celui qui le fortifiait. Et le bienheureux Pierre, tout en se vantant de sa force, fut contraint d'éprouver sa faiblesse. Mais ce qui est lu dans l'Évangile, tant la métaphore de la ville sur la montagne (Mt 5) que celle de la lampe sur le chandelier (Lc 1), peut aussi s'interpréter parfaitement : l'Église tout entière est portée par la montagne du Christ, et le chandelier, c'est-à-dire chacun de ses prédicateurs, est soutenu par le même Christ, comme par un chandelier. Car la montagne demeure inébranlable, tandis que le chandelier est mobile. Et le Seigneur, tel une montagne inébranlable, ne cesse jamais de soutenir l'Église. Mais si le prédicateur pèche, il entend aussitôt le Christ, à travers l'Apocalypse : « Repentez-vous et reprenez vos premières œuvres ; sinon, j'enlèverai votre chandelier de sa place » (Apocalypse 1). Comme s'il disait : « Je vous soutenais en vous aidant à ne pas tomber ; mais maintenant, parce que vous avez péché, je vous retire cette même grâce, à moins que vous ne me repentiez et ne me corrigiez. » Mais de même que le fait que les prédicateurs soient compris au pluriel par les montagnes n'empêche pas qu'une montagne soit comprise individuellement comme le Christ, de même que dans l'Apocalypse, les sept chandeliers symbolisent les sept Églises, cela n'empêche pas que le Christ soit signifié par un seul chandelier, qui, unique et véritable support de ses lampes, est l'unique force de ses enseignants. Il semble également que le soleil et la lune, l'un fait jour, l'autre nuit, aient pu préfigurer le sacerdoce et le royaume, à savoir, pour éclairer les esprits par la doctrine, comme le jour ; et pour préserver les charnels du mal, comme la nuit. Et si tel est le cas, quelle force d'âme était nécessaire à cette œuvre ! Les saints prêtres l'ont prouvée, eux qui, œuvrant au

gouvernement de la sainte Église, ont combattu pour la justice jusqu'à la mort. On pourrait en dire bien plus, ce qui permettrait de mieux comprendre la correspondance avec la force d'âme requise pour l'œuvre des quatre jours.

CHAPITRE XV.

La comparaison du cinquième jour avec l'esprit de connaissance, où la connaissance, comme indiqué précédemment, est liée à l'humilité, est pertinente. Le cinquième jour, des créatures rampantes et volantes furent produites des eaux, ce qui a une signification particulière pour le don de la connaissance. Car il est connu que les eaux symbolisent la connaissance, comme nous l'avons enseigné plus haut. Ainsi, les eaux engendrent des créatures rampantes et volantes, car certains, orgueilleux de leur connaissance, demeurent comme des créatures rampantes ; mais d'autres, humbles, sont élevés jusqu'aux lieux célestes comme des oiseaux qui s'envolent. Or, la véritable élévation est due à l'humilité, comme le Seigneur en témoigne : « Quiconque s'abaisse sera élevé » (Luc 14), et inversement. Car certains s'abaissent par la connaissance. Il faut concevoir, et l'expérience quotidienne, ainsi que cette parole de Salomon déjà citée, nous enseignent : « Celui qui ajoute la connaissance ajoute la douleur » (Ecclésiaste 1). Voyez maintenant les baleines. Une immense abondance gronde dans les eaux de la mer, sans jamais se suspendre dans l'air libre, sans jamais émettre la moindre douceur de chant. De même, vous pouvez voir les créatures volantes elles-mêmes, traversant aisément les cieux élevés grâce à leur petitesse, se délectant de la pureté de l'éther, de la lumière et de la chaleur du soleil, chantant les louanges de leur Créateur d'une douce mélodie. Comparez-les à ces grands maîtres, à craindre par leur doctrine même, s'y cantonnant constamment, à leur doctrine froide, aimant les choses célestes, ignorant la joie spirituelle, muets devant la louange de leur Créateur ; mais avec ceux-ci, humbles dans le mérite de l'humilité du Christ et la bénédiction de leur Seigneur, goûtant souvent à la paix intérieure, désirant du vrai soleil de Jésus tantôt la lumière de la connaissance spirituelle, tantôt l'ardeur d'un doux amour, exultant en louanges à leur Créateur du fond du cœur.

CHAPITRE XVI.

Cette comparaison est appelée la sixième, peinte par l'esprit. Le sixième jour furent créés les bêtes sauvages, le bétail et les reptiles, ou, selon une autre traduction, les serpents : l'homme fut créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. On peut aisément les associer à l'esprit de piété. Car, selon l'être intérieur, cette création est liée aux affections. Ainsi, selon les Saintes Écritures, les bêtes sauvages sont des animaux libres, affranchis du joug de l'homme, qui abusent de leurs plaisirs en toute liberté. C'est pourquoi il est écrit du Seigneur jeûnant dans le désert : « Car il était avec les bêtes » (Marc 1). Dans les Psaumes également : « Tu as fait les ténèbres. Et ce fut la nuit ; toutes les bêtes de la forêt y passeront » (Psaume 12). – De plus, les serpents sont avides de nuire ; mais les bêtes sauvages viennent en aide aux hommes faibles, et en les portant, eux et leurs fardeaux : c'est pourquoi on les appelle bêtes. Par les bêtes, donc, cette faiblesse de l'homme, emportée par la convoitise et l'exploitation de la chair, est figurativement exprimée par ces serpents qui incitent à la malice. Ainsi, parce que l'homme est faible, il doit être porté ; il a besoin d'être secouru. C'est pourquoi les bêtes de somme, les animaux apprivoisés et les fardeaux, cette affection humaine et pieuse est désignée parce que l'homme vient en aide à l'homme,

servent, aident : Nous, les plus forts, devons, dit l'Apôtre, porter les infirmités des faibles (Rom. vv). Il est certes naturel à l'homme d'être bienveillant envers son prochain, surtout envers ses proches ; mais pour étendre à chaque voisin les devoirs de la charité, sans être inspiré par l'esprit de piété, sans être animé par l'espérance de l'éternité, nul n'est à la hauteur. C'est pourquoi, par esprit de piété, il est nécessaire que nous nous montrions les uns aux autres les bêtes, en portant le fardeau de l'infirmité de notre frère. C'est pourquoi on comprend que le Samaritain, sur qui reposait principalement l'esprit de piété, a adressé son injonction au blessé et au sensible. Car même cet

homme, dit-on, a été créé à l'image de Dieu, n'est pas opposé à ce sens : car Dieu est charité (1 Jean 4). Lui qui, par la parabole du Samaritain et du blessé, avait proposé : « Très bien, dit-il, faites de même » (Luc). De même, après avoir lavé les pieds des disciples : « Je vous ai donné un exemple, dit-il, afin que vous fassiez vous aussi comme je vous ai fait » (Jean 14). Paul l'Apôtre, désirant aussi nous enseigner comment nous devons traiter nos frères comme des bêtes : « Portez les fardeaux les uns des autres » (Galates 6). Et du Seigneur le prophète : « Il a pris sur lui nos infirmités et s'est chargé de nos souffrances » (Ésaïe 53). Et Jean : « Nous devons, dit-il, donner notre vie les uns pour les autres » (1 Jean 1). Mais il avait ajouté auparavant : « Comme le Christ a donné sa vie pour nous » (ibid.). C'est donc en cela que nous sommes formés à l'image de Dieu, que nous portons la faiblesse de notre frère par un esprit de piété.

CHAPITRE XVII.

Comparaison du septième jour avec l'esprit de celui qui craint le Seigneur. Le septième jour, Dieu se reposa de ses œuvres. Il explique lui-même le mystère de l'illusion par l'intermédiaire du prophète, disant : « Sur qui mon esprit reposera-t-il, sinon sur les humbles, les paisibles et les tremblants à mes paroles ?» (Ésaïe 66). Ayant donc achevé ses œuvres des six jours, Dieu se reposa le septième jour, car celui qui est parfait en bonnes œuvres demeure trois fois plus humble dans la crainte de Dieu, en qui repose le Saint-Esprit, et qui, à son tour, lui fait trouver le repos en lui-même. Non pas qu'aucune bonne œuvre puisse être accomplie sans son œuvre ; mais il y a une différence entre secourir le combattant et réconforter le vainqueur par un festin. « J'irai chez lui, dit-il, et je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apocalypse 11). Mais le fait qu'il soit lu qu'il a sanctifié et béni le septième jour n'est pas étranger au septième don : le Seigneur, dit le psalmiste, s'est souvenu de nous et nous a bénis (Ps. 119) ; et après quelques mots : Il a béni, dit-il, tous ceux qui craignent le Seigneur, petits et grands (ibid.).

CONCLUSION DE L’OPUSCULE

Voici, mes très chers, un petit livre sur les sept grands dons du Saint-Esprit, sur celui que vous aimez par-dessus tout, écrit par celui que vous aimez dévotement entre tous. S'il ne vous plaît pas, parce qu'il ne le mérite pas, qu'il vous plaise ou qu'il plaise à la dévotion de celui qui l'a offert. Si quelque chose subsiste dans ce que j'ai dit, croyez que je n'ai fait qu'affirmer ce que je n'ai pas prétendu à la légère, mais ce qui m'a semblé. Car dans les commentaires des saints Pères, je pense, je crois et je pense encore, cela ne se trouve pas une seule fois ; et si c'est ce que pensaient ces si grands, combien plus en suis-je convaincu ? Certaines choses auraient été plus claires, cependant, si je n'avais pas longuement réfléchi à la longueur de ce sujet complexe. Car, alors que je parlais aussi de la connaissance, l'idée m'est venue de demander ce que signifie cette affirmation de l'Apôtre : « La connaissance sera détruite » (1 Corinthiens 1011) ; puisqu'il est certain, comme il l'affirme lui-même, que viendra dans le futur la perfection, c'est-à-dire la connaissance complète. Mais pour la raison évoquée, je me suis abstenu. Je vous prie, mon amour, de me dire si mon ouvrage vous plaît ; toutefois, je présume que ce que je vous ai écrit vous plaira, puisque vous appréciez également ce que j'ai rédigé pour les autres. Mais, si je me souviens bien, il m'a tellement plu que j'ai commencé ce petit ouvrage par l'un des sept dons, à savoir l'esprit de piété, sans y penser à ce moment-là. Je vous en supplie donc, ô très doux et pieux ami, dans la mesure où vous daignez implorer l'Esprit dont nous avons écrit avec une pieuse affection à mon sujet, afin qu'il daigne irriguer et féconder mon aridité intérieure de ses bienfaits, non seulement pour avoir écrit sur lui-même, mais aussi pour sa joie. Car les maux se sont multipliés et se multiplient chaque jour sur la terre ; être privé de sa consolation est donc le plus grand des malheurs. Qu'il règne donc, qu'il console, qu'il soutienne, qu'il guide. Que cette douce conversation avec le Bien-aimé prenne fin, mais que la douceur de son amour ne s'éteigne jamais. Amen.